

fut le début du *Blitz*. Bientôt d'autres villes furent sérieusement atteintes, comme Coventry, ville importante des Midlands. Ni Dronfield ni Chesterfield ne représentaient des cibles probables, cependant une bombe visa une fois un tunnel situé sur la voie de chemin de fer qui relie Londres à Édimbourg mais elle rata son objectif. À Chesterfield, je n'ai vécu qu'une seule alerte, pour laquelle nous avons dû recourir aux abris. Mais la menace se rapprocha de nous car bientôt ce fut le tour de Sheffield d'être bombardée, de nuit, un jeudi et le dimanche suivant. Nombre des usines de sidérurgie, des aciéries de la ville étaient impliquées dans la fabrication d'armes et de munitions et appartenaient d'ailleurs à des Allemands. Mais, curieusement, peut-être parce que les Allemands comptaient utiliser ces usines une fois qu'ils réussiraient à envahir notre île, ce furent surtout ses quartiers commerçants qui furent touchés. On compta entre 650 et 700 morts. Pendant plusieurs mois ensuite mes parents nous ont interdit de nous rendre là-bas. Ils ne voulaient pas que l'on voit les ruines, la désolation. Les dégâts étaient épouvantables. Bien que proche, Sheffield se trouve au creux d'une vallée dont la crête d'un versant la sépare de Dronfield, aussi le bruit des bombardements ne se faisait entendre chez nous que faiblement. Mais nous savions quand il s'agissait de bombardements car notre chienne Ranger se mettait alors à aboyer ; quand un orage grondait, plus craintive, elle filait se coucher dans le recoin d'une chambre. Vers le haut de la rue où nous habitons

avait été installé un canon anti-aérien mais je n'ai pas souvenir qu'il ait servi. Nous connaissons d'autres alertes à la fin de la guerre. Entretemps, la *Royal Air Force* réussit à résister héroïquement à la *Luftwaffe*. Hitler comprit qu'il n'arriverait pas à retourner en sa faveur l'opinion de nos compatriotes ni n'obtiendrait la capitulation de nos gouvernants. L'Allemagne renonça à ses projets belliqueux envers notre pays pour consacrer ses forces au front de l'Est.

Mon père, qui avait déjà quarante-huit ans à la déclaration de la guerre, était bien trop âgé pour être mobilisé. Afin de se sentir utile et participer à l'effort de guerre, mais toujours en pacifiste convaincu, il s'engagea comme bénévole pour la *Saint John Ambulance Brigade*, dans le cadre de l'*Air Raid Precautions* (ARP), une organisation nationale dédiée à la défense passive des civils. Il s'absentait de la maison environ un soir sur deux pour contribuer à cette action. De son côté, ma mère a travaillé pendant quelque temps dans une usine à Sheepbridge, près de Chesterfield, mais cette expérience n'a pas duré. Elle n'a pas supporté les cadences de travail et a dû se résoudre à abandonner. Elle reprendra l'enseignement vers la fin de la guerre, après en avoir recouvré le droit.

Pendant toute la période du *Blitz* nous ne pouvions plus prendre le risque de nous rendre sur Londres. Dès le début, des enfants de condition modeste avaient été évacués de la capitale pour être répartis au sein de familles

d'accueil dans des régions moins exposées, à la campagne. Sur invitation de ma mère, ma tante Hilda et sa mère ont été hébergées chez nous pendant quelque temps. La ville de Southend, où elles vivaient, sur l'estuaire de la Tamise, pouvait en effet être la cible de bombardements. Ma grand-mère paternelle Thomas n'était vraiment pas facile à vivre. La cohabitation avec elle s'avéra un peu houleuse : ma grand-mère a dû se montrer si désagréable avec ma mère que mes parents ont fini par leur trouver un logement un peu plus loin. Mon père, connaissant bien le mauvais caractère de sa mère, n'aurait pas pris de lui-même l'initiative de la faire venir chez nous ... Ma tante allait faire la queue pour acheter des oranges qu'elle gardait pour elle, pour sa mère et pour ma sœur ; n'étant pas la préférée je n'y avais pas droit... Le rationnement a toujours été respecté. Les vivres étaient comptés mais nous n'avons manqué de rien sauf d'œufs frais ; à un moment nous n'en trouvions plus. Le beurre était rare. Les fruits les plus difficiles à se procurer étaient les bananes ; convoyées par avion, elles étaient réservées en priorité aux enfants atteints de certaines maladies. Pour un même coût on pouvait obtenir plus de quantité de viande selon qu'il s'agissait de ragoût ou de bifteck mais nous en consommions peu. Pendant la guerre nous disposions gratuitement d'un petit terrain pour cultiver nos légumes. Au collège nous bénéficions de la cantine, de même que les employés dans les usines. Il en existait d'autres où

chacun pouvait aller se restaurer pour pas cher. Personne, à ma connaissance, n'eut vraiment à souffrir de la faim.

En 1943, ma mère étant connue pour son engagement politique dans les milieux communistes, nous avons reçu chez nous un réfugié très impliqué dans la Résistance française : Fernand Grenier. Ancien député communiste, interné en 1940 puis évadé en 1941, il était entré en clandestinité pour rejoindre les réseaux de la France libre et vint en Angleterre en janvier 1943 où il s'exprima sur les antennes de la BBC. C'est alors qu'en tant que représentant du Comité central du parti communiste il fut de passage chez nous, pour un jour ou deux, à l'occasion d'une réunion publique organisée à Sheffield. En 1944, le général de Gaulle le nommera commissaire de l'Air dans son gouvernement provisoire puis il sera régulièrement réélu député de la République française jusqu'en 1968. À Sheffield, les concerts de musique reprirent vers la fin de la guerre. Nous nous y rendions quelquefois, le plus souvent en bus car la gare était loin du centre-ville. Nous eûmes l'occasion d'y rencontrer le célèbre compositeur soviétique d'origine arménienne Aram Khachaturian.

De juin 1944 à mars 1945, en représailles au débarquement des forces alliées sur la côte normande, les bombardements reprirent, cette fois par les fameuses bombes volantes V1. Ces missiles étaient tirés depuis la

France, notamment de Normandie et du Nord-Pas-de-Calais. Un jour, vers Noël, un V1 passa au-dessus de la maison en faisant un bruit de pétarade assourdissant. Chez nous, quand retentissaient les sirènes, comme nous n'avions pas de cave pour nous abriter, nous ne pouvions descendre qu'au rez-de-chaussée mais, paralysée de peur, j'étais incapable de sortir de mon lit.

La guerre n'a en rien bousculé le déroulement de mes études. À l'issue des cinq premières années j'ai obtenu assez brillamment mon *School certificate* qui m'a permis de continuer au lycée les deux années suivantes, dans le même établissement. C'est à ce moment-là que j'ai pu commencer à suivre des cours de physique. En mon for intérieur je n'ai jamais douté que nous remporterions la victoire. Le 8 mai 1945, jour de la capitulation de l'Allemagne nazie, fut un grand soulagement mais nous avons fêté véritablement la fin de la guerre mondiale, dans les rues, le 15 août, jour officiel de la victoire pour le Royaume-Uni, après la reddition des Japonais. Durant les années de guerre, les cloches n'avaient pas sonné. Une famille dont le fils était revenu sain et sauf a fait un don pour compléter le carillon de l'église. Le jour même de la victoire, une dame, coiffeuse, qui s'était réjouie à l'idée de revoir bientôt son mari, reçut l'avis qui l'informa de son décès...

Au sortir de mes études au lycée, en 1945, j'ai été admise à l'université, en première année, pour laquelle